

soutient et à votre affectueuse sollicitude qui les compte avec bonheur et s'empresse de les signaler à l'autorité. Merci donc, Messieurs, et pour moi dont vous rendez les labours moins rudes et plus féconds, et pour ces enfants qui en recueilleront les fruits. Veuillez, je vous prie, Messieurs, me continuer la même bienveillance; et soyez persuadés qu'il ne tiendra qu'aux circonstances que je ne fasse, à l'avenir, plus et mieux.

M. Faidherbe, qui a su mériter depuis longtemps les sympathies de nos concitoyens, a reçu les félicitations de toute l'assistance.

### SAINT-JOSEPH-DES-CHAMPS.

Qu'il me soit permis de dire quelques mots à propos du concert donné, dimanche dernier, en faveur de Saint-Joseph-des-Champs; non pour en apprécier l'exécution qui n'a rien laissé à désirer, si j'en crois le plaisir qu'on s'y est procuré; mais pour épancher, au nom de mes confrères de Saint-Joseph, toute la reconnaissance dont nous sommes pénétrés pour les marques de sympathie dont on entoure notre Œuvre.

J'ai déjà eu l'occasion de le dire, je ne me lasse pas de le répéter, la charité est inépuisable à Roubaix, c'est l'élément vital de la ville, on l'y respire avec l'air. C'est dire aussi qu'elle est ingénieuse que de nommer la société de Saint-Vincent-de-Paul dont nous sommes les mandataires.

Allez, nous a-t-elle dit, appelez autour de vous les ouvriers honnêtes, créez pour leurs réunions et leurs délassements une sphère qu'ils chercheraient vainement ailleurs; appelez les jeunes gens qui ont besoin d'être dirigés, appelez les vieillards pour leur servir de guides; puis, ce premier noyau formé, attirez même ceux que de pernicieux penchants entraînent à l'ivrognerie et à la débauche. L'exemple du bien est aussi insinuant que l'exemple du mal est contagieux. Ces derniers, étonnés d'abord, se plieront bientôt aux habitudes d'ordre, d'économie, de morale qui formeront la base de votre société. A tous rendez aimable la fréquentation de l'établissement; munissez-le des jeux et de tout l'attrait que les lieux publics offrent à leurs habitués. Allez, il y a beaucoup de bien à faire.

Or, s'il nous a été donné de remplir cette intéressante mission, d'opérer un peu du bien qu'on attendait, à qui en revient l'honneur? Aux personnes généreuses dont les libéralités ont si efficacement aidé à la fondation de la société de Saint-Joseph-des-Champs. S'il nous est donné aujourd'hui de poursuivre l'œuvre, à qui le devons-nous? Aux nombreux souscripteurs qui ont répondu avec tant d'élan à notre appel, pour le concert; à la Société chorale dont le gracieux empressement nous est toujours assuré et qui, dimanche dernier, a rempli à elle seule une bonne partie du programme; aux symphonistes, cette musique improvisée pour la circonstance, et qui était habilement dirigée par M. Victor Delannoy; à M. Boissière, organiste de Notre-Dame, à Tourcoing, qui est venu nous prêter son concours aussi désintéressé qu'obligeant, et imprimer tant de charme à notre soirée.

C'est donc avec la plus grande effusion que nous adressons à tous nos sincères remerciements, et que nous offrons ce témoignage public de notre profonde gratitude.

TH<sup>e</sup> LEURIDAN,  
SECRÉTAIRE.

### Tribunaux.

Un propriétaire et un négociant de la Rochelle viennent d'être condamnés, l'un à quatre mois et l'autre à six mois de prison, tous deux à 600 fr. d'amende, pour falsification d'eau-de-vie et mise en vente d'eau-de-vie falsifiée.

La sévérité des tribunaux parviendra-t-elle à faire cesser des falsifications coupables, car elles compromettent la santé des consommateurs. Il faut l'espérer, et nous enregistrons cette condamnation afin de donner à réfléchir à des commerçants peu délicats.

La femme Lescot, traduite devant le jury de la Seine pour avoir tenté de noyer sa petite fille, âgée de cinq ans, a été condamnée lundi dernier aux travaux forcés à perpétuité.

### FAITS DIVERS.

Voici un triste et nouvel exemple de l'ignorance incroyable qui existe dans certaines familles villageoises :

Il y a quelques jours, le médecin d'une commune peu éloignée de Douai est appelé dans une pauvre chaumière pour donner ses soins à un tout petit enfant; entre autres remèdes, il prescrit un bain. Il était déjà sorti de la maison, quand la mère de l'enfant, le rappelant, lui demanda ce que c'est qu'un bain...

— Mais, dit le médecin, un bain, c'est tout simple; prenez votre chaudron, faites chauffer de l'eau dedans et vous y mettez votre enfant.

Que fit la mère? C'est ici le cas de répéter: le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. La mère, suivant à la lettre l'explication du médecin, mit son chaudron sur le poêle, le remplit d'eau, assit son enfant dedans et fit du bon feu... Tout le monde frémit à la pensée du drame affreux qui aurait pu se consommer!

Mais la providence voulut qu'une voisine vint demander des nouvelles de la visite du médecin. Voyant de quelle façon les prescriptions étaient remplies, elle s'empressa de mettre à terre la marmite dans laquelle la mort n'allait pas tarder à atteindre l'enfant victime d'une stupidité inouïe. Elle retira le pauvre petit: il était temps. (Indépendant).

— On lit dans le *Moniteur de l'Armée* :

« Par ordre du ministre de la guerre, la note suivante vient d'être mise à l'ordre dans les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> arrondissements militaires :

« Par décision du maréchal de France, ministre secrétaire d'Etat de la guerre, le sieur Picolier, adjudant sous-officier au 2<sup>e</sup> lanciers, et le sieur Rode, maréchal-des-logis au même régiment, qui étaient, l'un et l'autre, proposés pour l'avancement, ont été cassés de leurs grades et passeront dans un autre régiment comme cavaliers de 2<sup>e</sup> classe, pour s'être enivrés et avoir fait usage de leurs armes contre des habitants inoffensifs. »

— M. Dumartin, ancien coulisier compromis comme on le sait dans une querelle avec M. Perpignan, a été, par suite de la plainte de ce dernier, arrêté à son domicile.

— Le fameux docteur noir vient d'être condamné, comme le plus simple des mortels, à voir ses meubles vendus par défaut de paiement du terme de son loyer. Au moins l'éleveur Raray, lui, a eu l'habileté de passer avec un portefeuille très ventru, dit-on, en Amérique.

— Il y a trois ans, M. L..., riche négociant, perdait un portefeuille renfermant trois billets de banque de mille francs. Malgré les annonces publiées dans les journaux et la récompense honnête promise à celui qui lui rapporterait son portefeuille, il n'en entendit plus parler. Comme M. L... est riche, il fit assez gaiement son deuil de cette perte insignifiante pour lui. Or, il y a trois jours, un commissionnaire remettait au concierge de M. L... un paquet à son adresse... C'était un coffret en bois de rose dans l'intérieur duquel se trouvaient en billets de banque et en or la somme de 3,450 francs et la lettre suivante, qui lui donnait l'explication de cet envoi :

« Monsieur, c'est moi qui, il y a trois ans, ai trouvé votre portefeuille. J'étais à cette époque un pauvre diable dans la situation de Jérôme Paturot, c'est-à-dire à la recherche d'une position sociale. Vous rendre votre portefeuille fut ma première pensée; puis je réfléchis que si je vous le restituais, vous n'en seriez pas plus riche, tandis qu'avec les trois mille francs qu'il renfermait, je pouvais peut-être me créer une position. Je capitulai avec ma conscience, car hélas!...

La faim, l'occasion, l'herbe tendre....

» Mais je me promis de vous restituer un jour cette somme si Dieu bénissait mes entreprises.

« C'est ce que je viens faire aujourd'hui. Au capital j'ai joint les intérêts, car je suis relativement riche; je suis à la tête d'un commerce qui prospère, je me suis marié et je suis père depuis six mois d'un enfant à qui j'ai donné votre nom de baptême, que j'ai lu sur une carte de visite renfermée dans votre portefeuille. Quoique vous ayez été mon bienfaiteur sans le vouloir, c'est à vous en réalité que je dois mon bonheur; aussi votre nom est-il par moi béni tous les jours. Il m'a semblé que j'accomplissais un acte de reconnaissance en le donnant à mon enfant.

» Recevez, etc., X... »

— Voici un fait de chasse assez curieux. Des ouvriers draineurs employés sur le territoire de Soilly, commune voisine de Dormans (Marne), venaient reprendre leur travail le matin, lorsqu'ils aperçurent une masse noire qui s'agitait dans le fond d'une tranchée étroite; c'était un sanglier d'une grosseur respectable, puisqu'il a été plus tard reconnu peser près de 100 kilogr., qui avait voulu franchir le drain; mais qui, ayant manqué son coup, s'était trouvé renversé les jambes en l'air, et malgré l'énergie de ses mouvements, n'avait pu se dégager à cause du rétrécissement de ce fossé dans le sens de la profondeur.

Nos gens, effrayés d'abord, émerveillés ensuite en se voyant maîtres d'une si belle proie, hélèrent tout de suite un berger, non loin de là, qui sortait de sa cabane. Ce dernier accourut; voyant ce dont il s'agissait, il tira de sa poche son grand couteau, et n'eut, pour mettre le sanglier hors d'état de nuire, qu'à lui planter trois ou quatre pouces de lames dans la gorge. Quelques minutes après, le terrible animal rendait le dernier soupir. La fête fut grande, quand les morceaux furent distribués dans la famille de chacun des vainqueurs.

— Le *Moniteur de l'Armée* vient de publier quelques détails intéressants sur le trésor des souverains du Maroc. Ce trésor, qui mérite véritablement son nom, s'élève à 500 millions de francs; il est renfermé dans la ville de Mequinez. Nous souhaitons aux Espagnols la chance de mettre la main sur cette somme énorme :

« Au centre des jardins se trouve une forte-

resse à triple enceinte, parfaitement armée et défendue. Dans l'enceinte du milieu s'élève un bâtiment en pierre de taille éclairé seulement par en haut. On y pénètre par trois portes en fer placées à la suite les unes des autres. Ce bâtiment est pavé en marbre noir; à l'une des extrémités, se trouve une vaste ouverture dans laquelle on jette, au moyen de grandes pelles en cuivre, les pièces d'or ou d'argent, les lingots et les matières précieuses qui doivent prendre place dans le trésor. Ces objets tombent dans un vaste caveau où ils sont rangés dans des compartiments en marbre d'une égale dimension et qui font saillie sur le fond du caveau. Chacun de ces compartiments peut recevoir un million de piâtres.

« Une garde de 300 noirs est chargée spécialement de la sûreté de la surveillance et de l'arrangement du trésor. Ces hommes, dès qu'ils sont désignés pour ce service, habitent pour toujours l'emplacement où est situé le trésor. Ceux qui sont chargés du soin de recevoir l'argent et de le ranger dans les caveaux ne quittent jamais ces demeures souterraines. Ils y ont des logements spéciaux, ils y vivent et ils y meurent. Ces précautions ont pour but d'empêcher les vols inconnus aujourd'hui.

« On verse quatre fois par an au trésor impérial le produit net des impôts de toutes sortes. L'empereur, lorsqu'il est à Mequinez, assiste lui-même à cette opération; mais lorsqu'il est absent, il désigne, pour le suppléer, trois des grands officiers de sa maison, sachant bien qu'ils ne pourraient pas s'entendre pour commettre un vol, et que, si cela arrivait, ils se dénonceraient entre eux ou seraient dénoncés par les noirs, gardiens de ces richesses.

« Dans les premiers temps de l'institution du trésor impérial, l'argent était déposé dans de grands vases en terre; mais un jour, les sommes que contenaient dix de ces vases furent volées, les vases furent remplis de terre et les voleurs laissèrent seulement à la surface une couche de pièces d'or. La fraude ne fut pas découverte immédiatement; mais un noir qui avait tout vu et que les voleurs croyaient avoir tué, survécut à ses blessures et les dénonça. L'empereur fit décapiter les voleurs et ordonna que leurs têtes seraient placées dans les dix vases en terre pour servir d'exemple. Les vases existent encore et sont posés dans la grande salle du trésor sur des piédestaux en marbre.

« L'empereur Muley-Soleiman, connu par sa cruauté, avait coutume, chaque fois que des versements étaient opérés au trésor impérial, de faire mettre à mort les noirs chargés de ce travail. Abder-Rahman, son successeur, beaucoup plus humain, abolit cette odieuse coutume, mais il décida que les noirs chargés de l'arrangement des caveaux du trésor ne quitteraient jamais cette demeure. Le vol pour eux est inutile, puisqu'ils sont séparés du reste du monde et qu'ils ne pourraient employer à aucun usage ni cacher l'argent qu'ils auraient dérobé. Le trésor de Mequinez renferme, une somme qu'on estime être d'environ 500 millions de francs. »

— On sait que les Chinois émigrés en Californie ont formé une association pour le transport dans leur pays natal de ceux d'entre eux qui viendraient à mourir. On lit à ce sujet dans l'*Echo du Pacifique* :

« D'après le rapport qui a été fait par un Chinois, il paraît que l'exportation des corps de Chinois pour leur pays natal est à peu près épuisée. La Californie a été partout visitée par des agents spéciaux, et les restes des Chinois enterrés ont été soigneusement recueillis et embaumés, puis placés dans la cale des clipper

frais paysages ménagés dans les perspectives se déroulaient au regard, fermés dans le lointain par les méandres accidentés des collines bleuâtres; des volées d'oiseaux emplissaient le feuillage de leurs pépiements, mélodieux ensemble de vocalises perlées, de trilles hardis et de suaves arpèges; et sur tous les points les fleurs, ravivées par la pluie, distillaient leurs aromes éthérés et fournissaient des massifs sombres comme une étincelante mosaïque aux nuances diaprées; on aurait dit un thème austère de Palestrina brodé de mille fantaisies lestes et rieuses par le génie de Rossini.

Malgré lui, dans le fort de sa préoccupation, Speranzo subissait l'enivrement de ces harmonies combinées, bruissements de feuilles, parfums des fleurs, gazouillements d'oiseaux et murmures de cascades; la muse distraite laissait, coupable fille de Vesta, s'éteindre l'inspiration en son âme, les couleurs se confondaient dans la chambre obscure de son esprit, et le moule rebelle ne lui rendait pas le vers limpide, ciselé et chatoyant comme d'habitude. La pensée de ses deux rendez-vous déchaînait dans les Alpes de son cerveau une nuageuse avalanche; ne pouvant déblayer l'idée poétique enfouie dessous, Luigi se résigna en abandonnant le sonnet au premier vers, et, couché sur le gazon, à l'ombre du dôme mouvant qu'entrecroisaient les catalpas et les arbres de Judée, il se mit à rêver.

Le lion vaincu par la fatigue contemplait d'un oeil terne les rimes qui le fuyaient, alertes gaelles, et disparaissaient à l'horizon...

Un demi-sommeil ensablait déjà son regard, quand des voix harmonieuses, mais si harmonieuses qu'aucune voix de femme n'en pourrait approcher, l'éveillèrent; il se souleva et plongea

de l'œil dans toutes les profondeurs du jardin. Ne voyant rien, il se crut la victime d'une hallucination, échappée riieuse et fantasque par la porte d'ivoire, et se laissa retomber sur la pelouse. Comme il s'était déplacé, les voix lui arrivèrent plus distinctes, et, après une attentive observation, il reconnut qu'elles partaient d'une touffe de violettes dont les arbitraient un ver luisant. Celui-ci dardait, sous le corselet bruni qui surplombait sa tête, ses yeux taillés à facettes vers le soleil couchant, et disait :

— Noyez-vous dans la nuit, derniers flocons de pourpre! que la brise du soir vous emporte par delà l'horizon; laissez-moi rayonner ma lueur timide sous l'ombre discrète où repose celle que j'aime! Elle aussi redoute le soleil dont les effluves enflammées pâlisent le frêle azur de sa corolle. Eteignez-vous, fauves splendeurs, dernières flammèches de l'incendie qui a calciné le sol depuis ce matin, la violette dont je suis épris attend ma pâle lumière pour briller charmante et parfumée sous la rosée du ciel.

— Ayez moins de colère, mon ami, murmura doucement la violette au lampyre; si la chaleur de l'astre-roi ne ruisselait sur la terre en la fécondant, mes fleurettes ne s'ouvriraient pas; sans doute l'éclat de ses rayons nous aveugle et nous brûle, pauvres êtres créés pour vivre et mourir sous l'herbe; mais en nous tenant modestes à la place qui nous est assignée par Dieu, nous n'avons aucun périls à redouter. Ne calomniez donc pas qui nous donne la vie sans nous faire de mal...

À ce moment, un beau papillon de la race des chevaliers grecs arriva jusqu'aux deux amants, égayant le silence de son bourdonnement joyeux et voletant, sans presque s'y poser, de brin d'herbe et brin d'herbe.

La plus riche collection entomologique eût difficilement exhibé un aussi magnifique insecte; ses antennes déliées et mobiles comme les fils blancs qui, tombés du fuseau de la Vierge, s'éparpillent dans nos prairies, dressaient fièrement leur aigrette veloutée; son corselet d'or bruni avait des reflets d'émeraude comme l'armure des chrysmèles; ses ailes supérieures, fantastiquement déchiquetées, semblaient deux voiles de pourpre ocellés d'azur; une bande de velours noir suivait leurs capricieuses ondulations et enroulait par le bas un oeil de paon où resplendissaient les nuances étincelantes de l'aventurine; les ailes inférieures, doucement rosées, étaient lamées d'argent et se terminaient par deux palmes ouvertes en éventail, d'un blanc de neige rehaussé d'une frange orangée. Moins grand, moins superbe que le Machaon, il était plus coquet, plus élégant; on devinait, à le voir, le Richelieu des lépidoptères.

Posé sur le rebord d'un vase de faïence bleue où s'épanouissaient les ombelles de l'hortensia, il prit sa plus ancienne inflexion et dit à la violette :

— Salut à toi, la fleur de mes rêves; depuis bien des heures, j'errais à ta découverte, lorsqu'en traversant ce jardin, ton parfum t'a décelée à mon amour; fleur de mes rêves, je te salue, tu es la bien trouvée!

— Passez votre chemin, beau coureur d'aventure, répliqua ironiquement la violette, car c'est grand dommage de vous voir attardé près de moi; allez, je ne suis pas digne d'un tel honneur et vous avez voulu vous moquer :

— Pourquoi mal accueillir qui vous offre sa vie? Si humble que soit l'amour, ne mérite-t-il pas mieux la pitié que le dédain?

— Le ciel m'est témoin que je ne cherchais à

vous affliger; si je l'ai fait, pardonnez-moi! Mais avouez que c'est à vous fantaisie bien étrange d'arrêter les yeux sur moi, pauvre fleurlette quasi sans couleur et sans parfum, quand les roses et les lys vous ouvrent leurs superbes calices, que les faux ébéniers et les glycines essayèrent d'attirer votre vol dans le tourbillon de leurs grappes d'or et de saphir, et que les jasmains et les chèvrefeuilles tapissent pour vous les grands murs d'étoiles d'argent et d'aigrettes rosées.

— A quoi bon, reprit le lépidoptère, me parler de ces rivales, indignes de vous et de moi? Coquettes sans cœur, elles jouent avec la passion; pour elles, le papillon d'aujourd'hui n'est jamais celui de demain... et puis, je t'aime....

— Vous êtes, ce soir, de joyeuse humeur, seigneur papillon....

— Oh! ne me raille pas, je te prie; laisse, mignonne, que la poussière de mes ailes bigarrées féconde tes anthères, et tu renatras plus éclatante que toutes sœurs....

— A mon tour, je vous demanderai : A quoi bon? Pourriez-vous décapiter ma force; pourriez-vous faire jaillir de mes pauvres racines la tige svelte et flexible qui me manque? Non. Alors à quoi bon enrichir mes fleurs? Les mous-ses qui les voient éclore les trouvent assez belles.

Il y eut un instant de silence; les ailes frémissantes du papillon disaient assez l'irritation qu'allumait en lui cette résistance inaccoutumée; quant à la violette, elle se repliait petit à petit et se dérobait sous sa verte chevelure.

— Eh quoi, reprit le lépidoptère, j'aurai vainement dédaigné pour toi les aigrettes diaphanes des rhododendrons et les coupes d'albâtre